

Hommage aux Morts pour la France de la Première Guerre mondiale inscrits sur les monuments de Réaup et de Lisse



Monument aux morts de Lisse



Monument aux morts de Réaup



Chaque année, lors des cérémonies commémoratives du 11 novembre, le maire de la commune de Réaup et le maire délégué de la commune de Lisse procèdent à l'énumération des noms inscrits sur les deux monuments aux morts des communes de Réaup et de Lisse afin de rappeler leur sacrifice.

Mais peut-être désirez-vous en savoir un peu plus sur ces hommes qui sont « Morts pour la France » lors d'un conflit qui a profondément marqué notre pays...

Si vous constatez des erreurs ou si vous disposez d'informations complémentaires, de photos, n'hésitez pas à contacter la mairie pour contribuer à enrichir l'hommage ainsi rendu à nos « Morts pour la France » de la Grande Guerre. L'aide de tous est précieuse.

Extrait du site « Mémoire des Hommes »

« Dès 1914, la qualité de « Mort pour la France » est attribuée aux civils et aux soldats victimes de la Première Guerre mondiale ; ainsi, tout au long du conflit, le ministère de la Guerre tient à jour un fichier de tous les soldats honorés de cette mention qui répondait à des critères précis : seules les personnes décédées entre le 2 août 1914 et le 24 octobre 1919, morts sur le champ de bataille ou à cause de dommages directement imputables au conflit, étaient susceptibles de la recevoir. Par la loi du 25 octobre 1919, « relative à la commémoration et à la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre », l'État lance le projet d'un Livre d'or comprenant les noms de tous ces héros anonymes, qui serait déposé au Panthéon.

Le ministère des Pensions, nouvellement créé, est chargé d'établir, à partir du fichier existant, la liste des Morts pour la France de chaque commune ; il l'adresse en 1929 aux maires qui la contrôlent et l'amendent. Des correspondances témoignent souvent de ces échanges entre les deux parties. Toutefois, les décalages entre les noms figurant sur les monuments aux morts et ceux des Livres d'or proviennent du fait que la liste du ministère est établie en 1929 alors que les monuments aux morts ont presque tous été érigés entre 1920 et 1925. En 1935, la présentation matérielle du futur Livre d'or est fixée : 120 volumes devaient être imprimés en plusieurs exemplaires, dont un serait déposé au Panthéon.

Les contraintes budgétaires, puis le début de la Seconde Guerre mondiale, mirent fin au projet, en laissant subsister la documentation préparatoire. Les Archives nationales conservent ainsi pour chaque commune française, la liste des soldats Morts pour la France, classée par ordre alphabétique des départements puis des localités (...).

En principe, les personnes mentionnées sont celles qui sont nées ou résidaient dans la commune au moment de la mobilisation, mais un flou a longtemps subsisté sur cette question ; c'est ce qui explique, pour une part, les divergences entre les listes communales de Morts pour la France et les noms portés sur les monuments aux morts. ».

Nos deux monuments aux morts

La commune de Lisse se lance la première dans un projet de monument. Le 3 avril 1919, « *monsieur VITON, présent à la séance, offre au conseil municipal de Lisse la plaque commémorative qu'il a fait graver, témoignage d'admiration et de reconnaissance pour les soldats de Lisse morts pour la France durant la guerre de 1914-1918. Le conseil adresse ses plus vifs remerciements tant en son nom personnel qu'au nom de la population toute entière, et décide que cette plaque sera placée sur le monument commémoratif dont l'érection est projetée* ». « *Le conseil est unanime pour mettre à l'étude le sujet de l'érection d'un monument en l'honneur des soldats de la commune morts pour la Patrie durant la guerre 1914-1918* ».



Il convie « *la population toute entière à assister à une réunion qui aura lieu à la mairie le 17 courant à 4h du soir (heure légale) pour la formation du Comité qui sera chargé de la réalisation du projet* ». Une souscription est lancée.

Le 11 avril 1920, le conseil municipal est informé « *que le Comité du monument aux morts pour la Patrie a, suivant délibération du 28 mars, offert le montant des souscriptions recueillies au conseil municipal pour lui permettre de mener à bonne fin l'exécution du projet. L'érection de ce monument nécessite la production d'un dossier régulièrement établi, et un décret appratif est nécessaire, l'emplacement choisi par ledit comité étant un terrain public (...)* Le conseil : Décide qu'un monument commémoratif sera érigé sur la place de l'église, entre les chemins vicinaux ordinaires du Crieré et de Pomme d'Or ; Approuve le plan et le devis établis par monsieur DUBROCA, entrepreneur à Nérac ledit devis s'élevant à 3 850 francs ; Accepte la souscription publique montant à 3 089,50 francs ; Vote sur les fonds disponibles budgétaires la somme de 200,50 francs ; Sollicite de l'État une subvention de 560 francs. ». Informé que la subvention de l'État sera très minime et bien inférieure au montant demandé, le conseil décide d'annuler sa demande de subvention et de lancer une seconde souscription pour recueillir les 560 francs manquant.

En outre, lors de sa séance du 15 mars 1921, le conseil municipal décide qu'il « *sera accordé gratuitement sur sa demande, à chaque famille des militaires Paul Landié et Gaston Manganou, dont les restes doivent être ramenés au cimetière de Lisse, une concession perpétuelle de deux mètres carrés de terrain, pour y fonder la sépulture particulière de ces soldats tombés glorieusement pour la France, à l'exclusion de toutes autres personnes* ».



Pour la construction du monuments aux morts de Réaup le conseil municipal a décidé le 21 mars 1921 « *d'envoyer une lettre à messieurs les propriétaires de la commune pour solliciter leur obole en vue de l'érection d'un monument aux morts* ». Lors de sa séance du 3 février 1923, le maire donne lecture au conseil municipal de Réaup de la « *lettre de monsieur DUPUY, entrepreneur à Barbaste par laquelle il consent à faire le monument aux morts, seul, pour la somme de 4 600 francs et abandonne 700 francs à l'ouvrier qui fera la grille* ». Le maire donne ensuite connaissance de « *l'acceptation de monsieur FIGUES, serrurier à Réaup, qui pour*

700 francs fera ladite grille ». Le conseil approuve ces deux propositions.

Lors de sa séance du 17 mars 1923, le conseil approuve les devis et les plans du monument et de la grille. Il fixe l'emplacement du monument « *dans le pré communal situé au sud de la route de Réaup à Mézin, en face de l'église* ». Il « *accepte la souscription communale s'élevant à 2 300 francs* », et vote « *un crédit de 3 000 francs, à prendre sur les fonds libres de l'exercice 1923* », pour couvrir « *entièrement la dépense occasionnée par l'érection du monument* ».

Le 13 mai 1923, le conseil « *décide de laisser à monsieur le maire toute latitude quant à l'élaboration du programme* » de l'inauguration du monument aux morts de la commune de Réaup.

Synthèse des informations recueillies à partir des noms inscrits sur les monuments aux morts de Réaup et de Lisse

Sur les monuments aux morts de Réaup et de Lisse sont gravés 38 noms au titre de la « Grande Guerre » : 26 à Réaup et 12 à Lisse.

Un nom est mentionné à la fois sur celui de Réaup et sur celui de Lisse (PRÉVOT Pierre), ce qui ramène à 37 le nombre d'inscrits au titre de la guerre 1914/1918 sur les deux monuments.

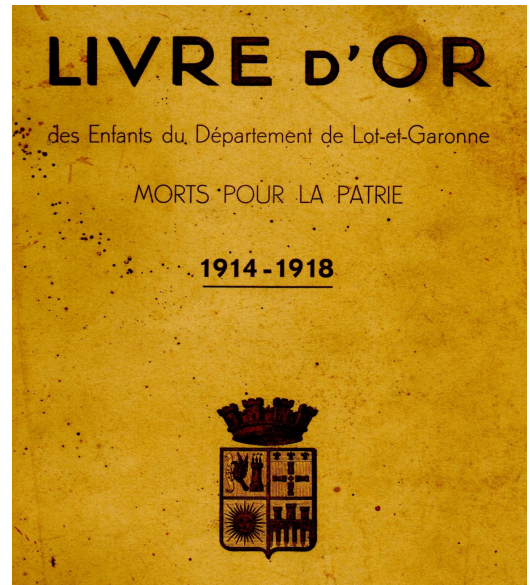
On retrouve tous ces noms, avec quelques différences cependant, à la page 41 du « *LIVRE d'OR des Enfants du Département de Lot-et-Garonne Morts pour la Patrie 1914 - 1918* », rédigé par le Lieutenant de Réserve Jacques PÉRÈS en 1934 :

* un nom (MORA Docteur) gravé sur le monument aux morts de Réaup ne figure pas dans la liste publiée dans ce Livre d'Or,

* un nom (LÉBERON Jean) apparaît dans ce Livre d'Or mais ne figure pas sur le monument aux morts de Réaup. Les recherches effectuées sur le site « Mémoire des Hommes » n'ont pas permis d'identifier de combattant portant ce prénom. Il y a un LEBERON Émilien, natif de Andiran (Lot-et-Garonne), un LEBERON Éloi, Étienne, natif de Lannes (Lot-et-Garonne), et un LEBERON Bernard, Albert, natif de Nogaro (Gers).

* Dans ce même ouvrage est mentionné « JOARET », sans prénom, qui correspond phonétiquement à « JOIRET » figurant sur le monument aux morts.

* Sur le monument de Lisse « PRÉVOT » est prénommé « Camille » alors que dans le Livre d'Or il est prénommé « Pierre ».



La consultation du site « Mémoire des hommes » a permis d'exploiter les fiches individuelles de 36 combattants figurant à la fois dans l'ouvrage précité et sur les deux monuments aux morts.

Leurs origines géographiques

Cinquante pour cent de nos « Morts pour la France » sont natifs de Réaup ou de Lisse :

- 14 sont nés à Réaup,
- 4 à Lisse,
- 8 dans d'autres communes du Lot-et-Garonne (1 à Barbaste, 1 à Caubeyres, 1 à Francescas, 1 à Monheurt, 1 à Pindères, 1 à Saint-Laurent, 1 à Sainte-Maure-de-Peyriac, 1 à Sos),
- 5 dans les Landes (2 à Gabarret, 1 à Arx, 1 à Lencouacq, 1 à Roquefort),
- 3 dans le Gers (1 à Cazaubon, 1 à Mauchan, 1 à Saint Puy),
- 1 dans les Pyrénées Atlantiques (à Portet),
- 1 en Corrèze (à Meymac).

Leur âge et situation de famille

A la déclaration de guerre, le 1^{er} août 1914, deux de ces hommes n'avaient pas dix-huit ans (l'un avait seize ans et l'autre dix-sept ans), tandis que le plus âgé avait un peu moins de trente-six ans ; dix avaient entre dix-huit et vingt-quatre ans, onze avaient entre vingt-cinq et vingt-neuf ans, douze avaient entre trente et trente-cinq ans.

Au moment de sa mort, celui qui est décédé le plus jeune avait 20 ans. Il avait devancé l'appel puisqu'il appartenait à la classe 1917 et qu'il avait été incorporé en 1915.

Trois sont décédés à vingt-et-un ans, six avaient entre vingt-deux et vingt-cinq ans (ce qui fait un total de dix âgés de moins de vingt-cinq ans), douze avaient entre vingt-six et trente ans, onze entre trente-deux et trente-cinq ans, et trois avaient de trente-six à trente-sept ans.

Seize d'entre eux ont laissé derrière eux une veuve et nous avons pu recenser seize orphelins de père.



Leurs grades et unités de combat

On compte parmi eux un officier (lieutenant), deux sergents et quatre caporaux, les vingt-neuf autres étant soldats de 2^e classe.

Pratiquement tous servaient dans des régiments d'infanterie dont un régiment d'infanterie territoriale et deux régiments d'infanterie coloniale. Un servait dans un régiment de zouaves, un autre dans un régiment de cuirassiers à pied, un troisième dans un groupe de chasseurs cyclistes et un dernier dans un bataillon de chasseurs à pied.

Ils ont servi dans 25 régiments ou unités différentes, mais cinq d'entre eux sont morts au 20^e Régiment d'Infanterie, cinq autres au 220^e Régiment d'Infanterie, deux au 11^e Régiment d'Infanterie, deux au 15^e Régiment d'Infanterie, deux au 53^e Régiment d'Infanterie et deux au 88^e Régiment d'infanterie.

Les années, lieux et circonstances de leur mort

Dix d'entre eux sont décédés dès 1914, c'est-à-dire dans les cinq premiers mois de la guerre.

Neuf sont décédés en 1915, trois en 1916, sept en 1917, six en 1918 et un en 1919.

Ils ont combattu et sont morts en tous points du front : trois ont été tués en Belgique, un en Albanie, un dans chacun des départements du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise, mais c'est dans l'Est de la France qu'ils ont payé le plus lourd tribut avec quatre morts en Meuse et onze dans la Marne.

Pour treize d'entre eux nous n'avons pas de précision sur le lieu de leur dernier engagement car douze sont décédés dans des hôpitaux et un en captivité en Allemagne.

Ceux qui sont inhumés à Réaup-Lisse

Ils sont peu nombreux à avoir leur tombe dans nos cimetières : à Beaulieu sont enterrés le lieutenant Pierre LACLAVERIE, le caporal Laurent VERDIER, les soldats de 2^e classe Joseph André SARY et Joseph, André JOB, et à Lisse, le soldat de 2^e classe Paul LANDIÉ.

Dans le cimetière de Lisse on trouve également la tombe du soldat de 2^e classe Antonin, Antoine LARROUX qui n'est pas inscrit sur le monument aux morts de Lisse, mais sur celui de Durance.



1914

Le combat de Bertrix

« Le 20 août, le général JOFFRE donne l'ordre d'offensive générale aux 3^e et 4^e armées. La 66^e brigade d'Infanterie est engagée sur Bertrix (20^e et 11^e Régiment d'Infanterie, et 18^e Régiment d'Artillerie).

Le matin du 22 août, le mouvement français sur Bertrix est repéré par un avion allemand en reconnaissance.

La colonne française s'est engagée toute entière dans la forêt sur la route d'Ochamps. Seule la queue de colonne du 18^e RAC n'a pas encore pénétré dans la forêt de Luchy lorsque les Allemands de la 21^e Division d'Infanterie débouchent du bois en provenance de Recogne.

Ceux-ci ont en face d'eux les derniers canons français engagés sur la route forestière et le 2^e bataillon du 11^e RI qui ferme la marche de la colonne et qui s'apprête à bifurquer sur la route d'Ochamps. La surprise est totale. L'artillerie allemande met en batterie pour tirer sur l'ennemi à vue. Le 88^e Régiment d'Infanterie allemand, s'élance à l'assaut du 11^e RI qui s'est déployé à cheval sur la route. La queue de la colonne d'artillerie est détruite sur place encombrant la route. 9 canons sur 36 seulement échappent au carnage de cette journée. Ils rejoindront dans le plus grand désordre Assenois-Blanche Oreille.

L'infanterie (11^e RI/20^e RI) qui se replie sur Bertrix se heurte aux Allemands qui font beaucoup de prisonniers. Quelques français erreront dans les bois plusieurs jours voire plusieurs mois après le combat avant de tenter de rallier la France ou les Pays-Bas. »

– le sergent **Toussaint JOB** est le premier de cette longue liste à tomber sous le feu ennemi. Né à Campot, à Réaup (Lot-et-Garonne) le 2 novembre 1891, il est le fils de Jean JOB, cultivateur, et de Maria LAFITTE, cultivatrice, son épouse. Cultivateur, célibataire, il fait partie de la classe 1911 et est mobilisé au **11^e Régiment d'Infanterie** de la 33^e Division d'Infanterie du 17^e Corps d'Armée de la 4^e Armée. Il a vingt-deux ans et n'aura pas la possibilité de fêter son vingt-troisième anniversaire : il est tué à l'ennemi dès le **22 août 1914** à Bertrix en Belgique. C'est le premier réaupais du 11^e Régiment d'Infanterie à mourir au combat. Son décès est acté par le tribunal civil de première instance de Nérac le 15 avril 1921 et le jugement est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 28 avril 1921.

– Le deuxième tué de la commune est son frère aîné, le soldat de 2^e classe **Jules JOB**. Il est né le 21 juillet 1885 à Campot, à Réaup. Jules JOB fait partie de la classe 1905. Il exerce la profession de scieur mécanicien et se marie le 15 octobre 1910 avec Marthe, Jeanne, Julia LABATUT, bouchonnière, née à Mézin le 26 janvier 1887. De cette union naît Denise JOB, le 23 novembre 1912. Mobilisé au **220^e Régiment d'Infanterie** de la 133^e Brigade d'Infanterie de la 67^e Division d'Infanterie de Réserve, il est tué à l'ennemi deux jours après son jeune frère, le **24 août 1914**, à Étain dans la Meuse au cours de violents combats où son chef de corps est également tué. C'est le premier de ce régiment à être inscrit sur Réaup. C'est un jugement du tribunal civil de première instance de Nérac qui acte son décès le 18 juin 1920 et prescrit sa transcription sur le registre d'état-civil de Réaup, transcription effectuée le 12 juillet 1920. Denise JOB a été « adoptée par la Nation » par jugement du même tribunal en date du 3 octobre 1919. Elle épousera William PRÉVOT (dont le père meurt au combat le même jour que le père de Denise) le 4 août 1936...

Extrait de l'historique du 220^e R.I.

« Le 24 août, à 8 heures, deux reconnaissances sont envoyées sur Ammermont et Affleville. A 9h30, la première de ces reconnaissances signale une forte colonne ennemie se dirigeant de Norroy-le-Sec sur Joudreville. A 11 heures, l'artillerie ennemie ouvre le feu sur la lisière sud-est des Bois communaux. A midi, les troupes aux avant-postes voient les premiers éléments ennemis déboucher sur les pentes, descendant de Norroy-le-Sec vers Aix. Peu après l'action s'engage sur tout le front. L'infanterie allemande progresse par petites fractions ; à chacun de leurs bonds, celles-ci sont accueillies par des rafales nourries des compagnies en ligne. (...) les obus de 77 et de 105 éclatent sur la chaussée et hachent les peupliers qui bordent la route. (Le Lt-Cel PELE) donne l'ordre à la 22^e compagnie et à un peloton de la 24^e d'aller renforcer la ligne de résistance Sébastopol - cote 232. Ces unités ne peuvent atteindre cette ligne qu'en certains points, tellement est intense le feu de l'ennemi. Elles doivent d'ailleurs faire face à d'importantes fractions adverses qui, grâce au terrain couvert et accidenté, ont réussi à tourner par le Sud le dispositif de combat pris par le régiment. Leur nombre leur permettant de ne pas tenir compte des lourdes pertes que leur occasionne notre feu, les Boches poussent toujours de l'avant et s'emparent de la ferme Longeau. Entre 15 et 18 heures, le Lt-Cel PELE n'a plus en réserve qu'un peloton de la 24^e compagnie avec la garde du drapeau. Au moment où il fait déployer le drapeau et donne l'ordre de charger les ennemis qui débouchent de la ferme Longeau, il est mortellement atteint par un obus. (...) Quelques fractions échappent à l'étreinte de l'ennemi ; elles se dirigent vers Amel et prennent position au sud du village, face à la ferme Longeau. Le combat continue jusqu'à la nuit ; le mouvement de repli s'effectue alors dans la direction de Senon. Cependant, les éléments du 6^e bataillon, sous la protection de la 2^e section de mitrailleuses qui resta en place la dernière, s'étaient repliés sur la lisière nord-est du bois de Tilly, puis sur la croupe du bois Le Pénard où, renforcés de quelques fractions du 214^e, ils résistèrent jusqu'à la nuit... »

– Le même jour, **24 août 1914**, à Étain (Meuse) meurt **Pierre, Camille PRÉVOT**, soldat de 2^e classe également âgé de vingt-neuf ans. Fils d'Armand PRÉVOT, agriculteur, et de Marie COURPIADE, il est né au lieu-dit « Mondésir » à Monheurt (Lot-et-Garonne) le 25 novembre 1884. Agriculteur, il s'est marié avec Ida BOUSTENS, tailleuse, le 25 novembre 1908 à Lisse. Jean BARSIOUGUES était l'un de leurs témoins de mariage. Résidant au lieu-dit « Bourdieu », puis à « Tustem » à Réaup, ils ont eu deux fils, Guy, né le 28 juin 1910, et William, né le 9 janvier 1912. Pierre, Camille PRÉVOT a, comme Jules JOB, été mobilisé au **220^e Régiment d'Infanterie**. C'est le deuxième tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup. C'est un jugement du tribunal civil de première instance de Nérac du 18 juin 1920 qui acte son décès et prescrit sa transcription sur le registre d'état-civil de Réaup, transcription qui est effectuée le 12 juillet 1920. Ses fils, Guy et William PRÉVOT, ont été « adoptés par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac, le 3 octobre 1919. William PRÉVOT épousera Denise JOB le 4 août 1936 à Réaup, comme indiqué précédemment...

Extrait de l'histoire du 88^e R.I.

« Dans la nuit du 25 au 26 septembre, le 88^e a relevé le 59^e en première ligne. Le 1^{er} bataillon occupe la droite du secteur; le 3^e bataillon, la gauche. Le 2^e est en réserve à Somme-Suippe.

Le 26, longtemps avant le jour, une attaque allemande à très gros effectifs que rien n'a décelée se déclenche sur tout notre front. Les anciens du 88 n'ont pas oublié le chant du coq, sinistre cette nuit-là, qui fut pour les Allemands le signal du départ.

La supériorité numérique des assaillants est écrasante. Par suite du repli, à l'ouest, des troupes voisines, le bataillon de gauche est, en un clin d'œil, submergé et tourné. Ses fractions, une à une, prises sous un feu très violent de mitrailleuses, doivent se replier sur la côte 189.

Quelques-uns des éléments opérant ce repli sont rassemblés pour arrêter la progression ennemie et former un barrage.

D'autres, en sécurité derrière ce barrage, se reforment rapidement plus au sud.

Le bataillon de droite, encore sur ses positions, oppose aux assaillants une résistance opiniâtre. Mais le brusque repli des troupes avec lesquelles il est en liaison à l'est le découvre en entier. Dès lors, l'encercllement exécuté déjà par les Allemands à notre gauche va se renouveler à notre droite.

Le bataillon, très énergiquement commandé, résiste désespérément. Bien que trop accroché, il essaie de manœuvrer. A 6 heures, il est complètement enveloppé. Ses fractions, en se repliant successivement, engagent dans le village d'Hurlus d'abord, au sud du village ensuite, jusqu'aux pentes de la côte 189, de furieux corps-à-corps. Le commandant BAUDOUIN, âme de la résistance, est tué. Quatre officiers seulement et l'effectif de deux petites compagnies réussissent d'abord à passer. Des isolés ou des groupes infimes rallieront par la suite. »

– **Jean SAINT-MARTIN** est né le 25 février 1889 à Sainte-Maure-de-Peyriac (Lot-et-Garonne). Il est le fils de Jean SAINT-MARTIN, métayer, âgé de trente-six ans, et de Jeanne DUPUY, son épouse, ménagère, âgée de vingt-cinq ans. Soldat de 2^e classe, il sert à la 7^e compagnie du **20^e Régiment d'Infanterie Coloniale**. Célibataire, il a vingt-cinq ans. Ayant contracté une grave maladie en service, il meurt, malgré les soins prodigués, le **13 octobre 1914** à l'hôpital civil de Grenoble à La Tronche (Isère). Il est inhumé au Carré militaire du cimetière Saint-Roch à Grenoble (Isère), Carré A, rang 2, tombe 19. Son décès est transcrit le 15 décembre 1917 sur le registre d'état-civil de la commune de Lisse.



Le carré militaire du cimetière de Saint Roch



Groupe de bouchonniers

– **Joseph MENNE** est né au lieu-dit « le Pré », à Cieuze, commune de Réaup (Lot-et-Garonne) le 23 octobre 1884. Il est le fils de Jean MENNE, métayer cultivateur, et de Marie GUYRAUD, son épouse, cultivatrice. Exerçant la profession de bouchonnier, et résidant chez ses parents au lieu-dit « Prat » à Réaup, il se marie le 21 août 1910 avec Marie GAUBE, résidant à « Campot » et veuve de Joseph BUSQUET. De cette union est né à « Campot » Martial MENNE, le 23 février 1911. Âgé de vingt-neuf ans, Joseph MENNE fait partie de la classe 1904 et sert comme soldat de 2^e classe au

220^e Régiment d'Infanterie de la 133^e Brigade d'Infanterie de la 67^e Division d'Infanterie de Réserve. Il est tué à l'ennemi à Notre Dame de Palameix, sur la commune de Vaux-lès-Palameix (Meuse) le **21 octobre 1914**. Le 11 novembre 1916 le tribunal civil de première instance de Nérac acte ce décès et en demande la transcription sur le registre d'état-civil de Réaup, ce qui est fait le 20 novembre 1916. C'est le troisième tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Il est inhumé à Lacroix-sur-Meuse (Meuse) dans la Nécropole nationale, tombe 912.



Nécropole nationale de Lacroix sur Meuse

Extraits de l'Historique du 143^e R.I.

« Le 31 octobre, dès le débarquement le 143^e s'est porté dans la région la Clytte, Dickebusch.

Le 1^{er} novembre à l'aube, il reçoit l'ordre d'attaquer le village de Wytschaete qui a dû être cédé à un ennemi très supérieur en nombre par une division de cavalerie anglaise.

L'objectif est atteint, le village fortifié, des tranchées ébauchées ; le régiment est en liaison à sa droite avec le 15^e, à sa gauche avec le 80^e.

Le combat a été rude et opiniâtre. Les Allemands ont contre-attaqué sans succès ; on s'est battu à la baïonnette, mais Wytschaete a été pris et conservé malgré nos pertes cruelles.

Le **2 novembre** à 6 heures, l'ennemi avançant une nouvelle attaque de notre part prévue pour 7 heures, prononce sur le village une action d'une violence inouïe avec de gros effectifs. Sur les collets des prisonniers on relève en effet les numéros de trois régiments différents. L'effort des Allemands leur permet de pénétrer dans les premières maisons du village dont tous les occupants sont déjà tués ou blessés. (...) La lutte se continue jusqu'au 13 novembre, terrible et meurtrière. »

– **Adrien BACHERE** est né le 10 janvier 1893 à Barbaste (Lot-et-Garonne) au lieu-dit « Le Vignat ». Fils de Jean BACHERE, cultivateur, et de Jeanne DUPRÉ, ménagère, il appartient à la classe 1913. Il est mobilisé comme chasseur de 2^e classe et affecté au **7^e Bataillon de Chasseurs Alpins**. Il est tué au combat à Zandvoorde près d'Ypres (Flandre Occidentale, en Belgique) le **13 novembre 1914**. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Lisse le 12 mai 1915.

Extraits de l'Historique du 20^e R.I. :

« Après la bataille de l'Yser, le front s'est partout stabilisé ; la guerre de mouvement a vécu. Le haut commandement veut sortir d'une situation indécise qui pourrait se prolonger et songe à percer le front ennemi au centre, c'est-à-dire en Champagne. Dans la deuxième quinzaine de décembre, la bataille se rallume dans la région de Perthes. Elle prend une forme nouvelle : la guerre de tranchées, terrible par les moyens qu'elle oppose, tant pour vaincre que pour résister.

Le **20 décembre**, comme le général de brigade le prévoyait dans l'ordre précédent, les 100 mètres, qui séparaient nos positions des Tranchées Grises, furent vite franchis. Le 1^{er} bataillon, sous le commandement de l'héroïque commandant Hébrard, parti en tête de son unité au son de ses clairons dressés sous la mitraille et sonnant la charge, vint briser l'élan de ses vagues contre les défenses laissées intactes par la préparation d'artillerie, dans une courtine de lignes ennemies. Alignés le long du réseau, les tirailleurs furent décimés à quelques mètres du but par le feu croisé des mitrailleuses placées en flanquement de la courtine. Des sections entières furent fauchées. De ce bataillon qui, en s'élançant de nos tranchées, savait qu'il marchait à la mort, on ne comptait le soir venu qu'un seul officier et 150 survivants. Neuf officiers avaient été tués dont le chef de bataillon et ses quatre commandants de compagnie (...). Les pertes en hommes de troupe se chiffraient à 718. »

– Né à Francescas (Lot-et-Garonne), le 9 juillet 1880, **Léon SAINT-MARTIN**, est le fils de François SAINT-MARTIN, agriculteur, et de Marie LESPINE, ménagère, son épouse. Il se marie le 3 septembre 1905 à Nomdieu (Lot-et-Garonne) avec Gabrielle LAFITTE. De cette union naissent à Lassalle Pichanet une fille, Alice, le 2 janvier 1912, et un garçon, Alexis, le 27 avril 1914. Léon SAINT-MARTIN est mobilisé comme soldat de 2^e classe au **143^e Régiment d'Infanterie**. Engagé avec son unité sur le front belge, il est tué à l'ennemi le **2 novembre 1914** à Wytschaete (Belgique). Son décès est acté par le tribunal de Nérac en date du 25 novembre 1920, transcrit à Réaup le 6 décembre 1920.

Extrait de l'Historique du 7^e Bataillon de Chasseurs Alpins

« Le bataillon débarque à la Chapelle et prend contact avec l'ennemi le 10 août (1914) au col de Sainte Marie aux Mines (Alsace). Il reçoit le baptême du feu au col de Bagenettes où se livre un sanglant combat (...). Il prend une part active à la prise du col des Bagenettes. Le 16, il occupe Sainte Marie aux Mines où la population alsacienne, qui n'a pas vu de soldats français depuis 40 ans, lui fait un accueil enthousiaste. Après une série de marches très pénibles, le bataillon arrive à Ranrupt (le 21 août) où s'engage un violent combat ; les pertes sont lourdes : 15 officiers et 140 hommes tués ou blessés. (...) le bataillon se porte (le 26 août) sur Rahon l'Etape qu'il reçoit l'ordre d'attaquer. (...) Le bataillon se dirige ensuite sur Saint-Rémy (le 28 août) où de durs combats vont se dérouler. (...) (...)A la suite de ce combat, le gros du bataillon se dirige sur la Bourgonce et Nompattelize (30 août) où il est de nouveau engagé. (...) Série de durs combats (Haut-du-Bois, 6 - 9 septembre) où le bataillon éprouve des pertes importantes. Le bataillon quitte le secteur des Vosges le 19 septembre pour venir dans la Somme. (...) il reçoit l'ordre de marcher sur Lihons et Chaulnes. (...) Les journées des 25 et 26 septembre sont meurtrières : 402 hommes hors de combat. (...) L'ennemi continue ses attaques sur Maucourt et Lihons. (...) Il débarque à Poperinghe le **12 novembre** au matin et le 12 au soir, il est déjà en ligne au sud d'Ypres. Jusqu'au 6 décembre, il tient tête avec une énergie farouche aux meilleures troupes allemandes dont les attaques en masse sont nombreuses et violentes. Le 17 novembre, le bataillon fait subir un grave échec à la division de la Garde qui laisse plus de 1600 morts devant le front du bataillon. »

– Le caporal **Jean GAROSTE** a trente ans au début du conflit. Il est le fils de Joseph GAROSTE, domestique, et de Marie LASSOUJADE, son épouse. Né à Sainte Marie, à Réaup (Lot-et-Garonne) le 26 mars 1884, il se marie le 23 mai 1908 avec Marie PITOUX, cultivatrice, née à Réaup le 20 juin 1886. Urbain SOUBIRAN fait partie de leurs témoins de mariage. De cette union naît un fils, Hubert GAROSTE, le 2 août 1910. Jean GAROSTE est mobilisé au **20^e Régiment d'Infanterie** de la 66^e Brigade de la 33^e Division d'Infanterie du 17^e Corps d'Armée de la 4^e Armée. Il disparaît sur le champ de bataille au Mesnil-lès-Hurlus (Marne) le **20 décembre 1914**. Son décès est acté par le tribunal de première instance de Nérac le 8 février 1923, et transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 19 février 1923. Son fils Hubert a été « adopté par la Nation » par décision du tribunal civil de Nérac du 3 octobre 1919.

– **Jean GOURRIN** (Alfred sur le monument aux morts et sur le Livre d'Or) est, lui aussi, soldat de 2^e classe au **20^e Régiment d'Infanterie**. Né à Caubeyres (Lot-et-Garonne) le 29 octobre 1879, fils d'Antoine GOURRIN, tisserand et de son épouse Jeanne NICOLAS, il a épousé Noémie CESTAC, chiffonnière. Appartenant à la classe 1899, il est tué à l'ennemi, à trente-cinq ans, lui aussi, le **20 décembre 1914**, à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne). Il est titulaire de la Médaille militaire, de la Croix de guerre avec étoile d'argent et a reçu une citation : « *Brave et dévoué soldat. Frappé mortellement à son poste de combat, le 20 décembre 1914, à Mesnil-lès-Hurlus, en accomplissant courageusement son devoir* ». Son décès est acté par le tribunal de Nérac le 28 janvier 1921, et transcrit à Réaup le 8 février 1921.

Extraits de l'Histoire du 9^e R.I.

« LES HURLUS (Septembre 1914 - Avril 1915) : Le 26 septembre, l'ennemi prononce une violente attaque brusquée et enfonce nos lignes. Mais le 9^e est là : le commandement sait qu'il peut compter sur lui ; il le lance dans la mêlée et, le jour même, le village des Hurlus est repris par le capitaine FERRAND, l'ennemi est rejeté et fixé à plus d'un kilomètre au nord du village. Ces gains chèrement acquis, il s'agit de les garder ; pliant leur fougue légendaire aux exigences d'un labeur obsédant, patient, raisonné, nos Gascons remplissent si bien leur tâche que le régiment est cité à l'ordre de la Division par le général GUILLAUMAT, « pour le zèle et l'énergie soutenue dont il a fait preuve dans l'organisation de la défense de son secteur ». L'âpre guerre de tranchée bat son plein, quand, le 20 décembre, le commandement déclenche en Champagne une offensive de percée qui durera jusqu'au début de mars 1915. Notre corps d'armée, commandé par le général J.-B. DUMAS, est engagé dans cette offensive, qu'il poursuivra jusqu'au bout, malgré de lourdes pertes. Le 20 décembre, le 9^e enlève d'assaut les Tranchées Brunès, ouvrages réputés inexpugnables et qui avaient résisté jusque-là à tous les assauts. Pour conserver la précieuse conquête, les vaillants du 9^e repoussent plusieurs contre-attaques particulièrement violentes et le 30 décembre, élargissent encore leurs gains en effectuant un nouveau bond en avant. »

– **Noël BERNADET** est le fils de Jean BERNADET, métayer cultivateur, et de Marie DUCAMP, son épouse, cultivatrice. Il est né le 25 décembre 1888 au lieu-dit « Couston » de Cazaugrand à Réaup (Lot-et-Garonne). Cultivateur, célibataire, il est mobilisé au **11^e Régiment d'Infanterie** de la 33^e Division d'Infanterie du 17^e Corps d'Armée de la 4^e Armée. Noël BERNADET est tué à l'ennemi le **16 février 1915**, à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne). Son décès est acté par le tribunal civil de première instance de Nérac le 25 novembre 1920, et transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 6 décembre 1920. C'est le deuxième Réaupais de ce régiment à être tué au combat.

Extraits de l'Histoire du 20^e R.I.

« Dans l'intervalle la neige s'est mise à tomber et lorsque le jour est venu, les observateurs d'artillerie ne peuvent procéder à aucun réglage. (...) Dans la nuit du 15 au 16, il quitte à nouveau ses cantonnements (...) Dès 8 heures, l'artillerie française commence un tir d'écrasement. (...) A 10 heures, l'attaque se déclenche au nord-ouest de Perthes. En quelques secondes, le 1^{er} bataillon enlève la tranchée qui lui a été assignée puis, (...) pousse de l'avant et atteint la deuxième ligne. Dans le même moment, le 3^e bataillon enlève le Bois Rectangulaire dont la lisière se devine à peine, tant il est haché par nos obus. Il est encore occupé par des tirailleurs ennemis qui ne font aucune résistance et sont capturés. Au total, 3 officiers et une centaine de prisonniers. Le 2^e bataillon, en réserve au début de l'action, est appelé à renforcer les compagnies du 1^{er} bataillon que des contre attaques ont fortement éprouvées. Celles-ci, au nombre de trois, la première déclenchée vers midi ½, môle d'abord, mais prenant par la suite plus de vigueur, sont toutes enrayées par le feu de nos fantassins dont l'exaltation est grandie par le succès. (...) Les pertes s'élèvent à 650 hommes, dont une centaine de tués. Ce jour, c'était Carnaval. (...) La continuation de l'attaque par les 2^e et 3^e bataillons, sur les tranchées nord du Bois Rectangulaire et du Bois 3, a lieu le 17 février. Les débris du 1^{er} bataillon, fortement éprouvé la veille, ayant été ralliés pendant la nuit à la cote 181. Les tentatives répétées restent sans résultats. Arrêtées par des défenses intactes à l'intérieur de ces bois, les unités subissent de très lourdes pertes. Sans arrêt, ces attaques sont poursuivies quatre jours durant, dans le but de purger les tranchées reliant le Bois Rectangulaire au Bois 3 de tous les Allemands qui s'y accrochent désespérément. Pendant ces dures journées, les Gascons firent preuve d'une combativité que des efforts déployés sans arrêt et des pertes considérables n'étaient pas parvenus à amoindrir. »

– Dès le **6 janvier 1915**, un lissois vient ajouter son nom à cette liste déjà trop longue. Il s'agit du soldat de 2^e classe **Noé SÉGUÈS**, du **9^e Régiment d'Infanterie**, classe 1910, tué à l'ennemi lors des combats à Perthes-lès-Hurlus (Marne). Né à Lisse le 28 novembre 1890, il est le fils de Jean SÉGUÈS, cultivateur, et de Marie CLAVERIE, ménagère. Il n'a que vingt-quatre ans. Il est titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec étoile de bronze. Il est inhumé sur la commune de Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne) à la Nécropole nationale « Le Pont du Marson », tombe 6652.

Extraits de l'Histoire du 11^e R.I.

Le secteur reste mauvais. Toujours des attaques et des coups de main (Bois-les-Moutons, 20-27 décembre), (Tranchées Blanches, janvier 1915), (Perthes, 9 janvier). Ce premier hiver dans les tranchées mal aménagées et boueuses augmente encore les fatigues. Enfin le régiment prend un peu de repos à Bussy-le-Château du 31 janvier au 11 février (...)

Ce repos fait pressentir une attaque.

Le **16 février**, le régiment reçoit mission de s'emparer des Tranchées Grises. Certaines fractions du 3^e Bataillon parviennent à les atteindre, mais sont contre-attaquées et ne peuvent se maintenir sur les positions conquises. Les autres unités ne peuvent déboucher. Une attaque prévue pour le lendemain a moins de succès encore. Les troupes prises sous un tir d'artillerie lourde dans les tranchées sont décimées avant même d'avoir essayé de déboucher. »

– Deux jours plus tard, le **18 février 1915**, c'est **Baptiste BOURNEL**, soldat de 2^e classe qui est tué à l'ennemi dans cette même zone, à Perthes-lès Hurlus (Marne). Âgé de vingt-six ans, il servait à la 12^e compagnie du **20^e Régiment d'Infanterie** de la 33^e Division d'Infanterie du 17^e Corps d'Armée de la 4^e Armée. C'est le quatrième homme de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. La transcription de son décès sur le registre d'état-civil de Réaup est effectuée le 23 novembre 1915. Il était né le 31 décembre 1885 à Meymac (Corrèze), fils de Léger BOURNEL, scieur de long, et de Marie ESTRADÉ, son épouse. Il s'était marié à Réaup le 2 septembre 1909 avec Jeanne BOUSTENS, journalière, née à Réaup le 7 février 1889. Gaston MANGANOU, boulanger, faisait partie de leurs témoins. De cette union est née, le 6 mai 1913, une fille qu'ils ont prénommée Yvette. Elle sera « adoptée par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac du 11 mars 1920.

– **Urbain SOUBIRAN**, soldat de 2^e classe, a trente-trois ans au début du conflit. Né à Cieuze, sur la commune de Réaup (Lot-et-Garonne) le 25 mai 1881, il est le fils de Joseph SOUBIRAN, métayer, et de Marie Joséphine DUVET, son épouse, ménagère. Exerçant la profession de résinier à Réaup, Urbain SOUBIRAN s'est marié le 12 avril 1913 avec Marie MANDIL, cultivatrice, née à Réaup le 23 septembre 1894, et ils ont eu un fils, Alix-Max, né le 8 juin 1914. Urbain SOUBIRAN ne le verra pas grandir et n'atteindra pas son trente-quatrième anniversaire. Mobilisé au **53^e Régiment d'Infanterie** de la 32^e Division d'Infanterie du 16^e Corps d'Armée de la 4^e Armée, il disparaît au combat le **18 mars 1915** à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus sur la cote 196 de Beauséjour (Marne). Son décès est acté par un jugement du tribunal civil de première instance de Nérac en date du 25 février 1921, et transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 1^{er} mars 1921. C'est le premier tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Alix-Max SOUBIRAN a été « adopté par la Nation » par jugement de ce même tribunal en date du 3 octobre 1919.

Extrait de l'Histoire du 53^e R.I.

« Le régiment quitte Cuperly le 9 mars, pour se porter successivement à Somme-Tourbe, Somme-Bionne, Wargemoulin. Le 15, les officiers du régiment effectuent la reconnaissance de la côte 196, célèbre par les attaques meurtrières qui s'y sont déroulées. Pendant leur absence, le régiment est alerté, et le général commandant le Corps d'Armée le fait diriger d'urgence sur la ferme Beauséjour, nom cruellement ironique s'il en fut. Les trois bataillons du régiment sont mis respectivement à la disposition des 61^e, 62^e et 91^e Brigades et participent, du 16 au 21 mars, à une série d'attaques et contre-attaques sans résultats appréciable. (...) »

Le **18 mars** une forte attaque est projetée sur la tranchée nord-sud dans le Ravin des Cuisines. L'attaque, brillamment menée par le commandant de VEREZ réussit, mais un fortin dissimulé n'a pu être détruit par l'artillerie, et une contre-attaque ennemie réduit à néant les résultats acquis au prix de pertes sensibles. (...) A signaler également la belle conduite de la 8^e compagnie et de son chef, le lieutenant RUFFIANDIS, qui reçut, à cette occasion, la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Les combats de Beauséjour ont laissé un souvenir particulièrement terrible chez tous ceux qui y prirent part, et c'est pour ces derniers un beau titre de gloire, une opiniâtreté de tous les instants déployée pour forcer l'ennemi dans le repaire de ses blockhaus, hérissés de mitrailleuses et de réseaux barbelés.

Combats journaliers et assauts par de petites unités : bataillons, compagnies, sections même qui nous faisaient éprouver des pertes sévères mais avaient pour résultat de tenir le boche en haleine, de le « grignoter ».

Les combattants d'alors, ceux qui ont survécu à la tourmente, ont encore la vision des nombreux cadavres entassés sur les parapets et derrière lesquels s'abritaient les tireurs. »

Extraits de l'Histoire du 220^e R.I.

« Le **9 avril**, (...) A 16 h 45, (...) nos compagnies de première ligne franchissent nos fils de fer par les brèches pratiquées au cours de la nuit précédente. Les unités de deuxième ligne suivent immédiatement. Enfin, à son tour la troisième ligne avance ; mais, suivant les ordres donnés, se terre immédiatement après avoir franchi les fils de fer et attend l'ordre de se porter en avant. La première ligne marche très rapidement par bonds successifs et arrive à environ 100 mètres des tranchées ennemies au moment où, à 17 heures, l'artillerie ennemie allonge son tir ; elle peut ainsi, à l'heure dite, bondir en avant. Mais, durant toute cette progression, les première et deuxième lignes ont été exposées à des tirs fusants et percutants d'artillerie de tous calibres et à des feux extrêmement intenses. Quelques-unes de ces pièces prennent d'écharpe d'abord, et plus tard d'enfilade, les diverses lignes d'assaillants. En dépit des pertes sérieuses, la marche en avant est très brillante et pleine d'entrain. (...) le terrain est complètement balayé par le tir intense des mitrailleuses ; enfin, les pertes en cadres sont considérables (...) les unités de première ligne, et aussi celles de deuxième, qui se sont rapprochées, ne peuvent que se cramponner au terrain ; toute progression leur est interdite. A gauche, les 23^e et 24^e compagnies, très vigoureusement enlevées, peuvent arriver jusqu'à proximité immédiate des tranchées allemandes. Mais, là aussi les cadres sont fauchés : tous les officiers, tous les chefs de section de ces deux unités tombent. Malgré tout, quelques éléments de chacune de ces compagnies, se groupant autour de quelques gradés énergiques, peuvent sauter dans les tranchées. (...) ces fractions peu nombreuses, qui ont réussi à pénétrer dans la tranchée, y sont contre-attaquées et subissent des pertes importantes. Elles sont rejetées rapidement et recueillies par les autres sections dont la progression a été enrayée par les feux d'enfilade de mitrailleuses qui fauchent littéralement leurs rangs. Ces sections, accrochées au terrain, ouvrent le feu sur l'ennemi, pendant que les compagnies de troisième ligne sont portées en avant pour appuyer l'attaque et la renforcer. Cette période marque incontestablement le maximum de violence des feux de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. Les pertes subies par les unités, tant par celles déjà arrivées et clouées au sol que par celles qui très bravement s'efforcent de progresser sont considérables. (...) L'ordre est alors donné de tenir sur place jusqu'à la nuit et de profiter de l'obscurité pour rallier nos lignes. Le mouvement de repli s'exécute vers 19 heures. La nuit est employée à rechercher les nombreux blessés qui n'ont pu rejoindre nos lignes. »

– Le soldat de 2^e classe **Paul DAVASSE** est né dans le Gers, à Saint Puy, le 16 avril 1880. Sa mère est Julie DAVASSE, sans profession, veuve de Joseph CARRERE. Cultivateur, domicilié à Réaup, il est incorporé au titre de la classe 1900, au **220^e Régiment d'Infanterie** de la 133^e Brigade d'Infanterie de la 67^e Division d'Infanterie de Réserve. Il est tué à l'ennemi le **9 avril 1915** à Lacroix-sur-Meuse (Meuse). Il décède une semaine avant son trente-cinquième anniversaire. Son décès est acté par le tribunal civil de première instance de Nérac le 12 novembre 1920, prescrivant son inscription sur le registre d'état-civil de Réaup, ce qui est fait le 22 novembre 1920.

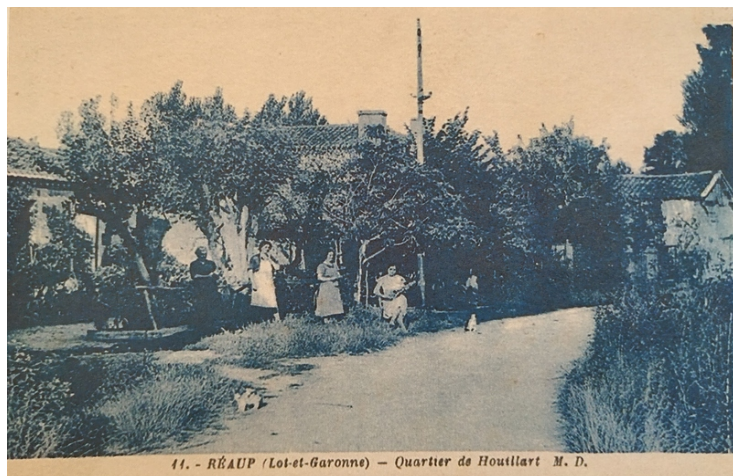
C'est le quatrième tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Sa sépulture se trouve à la Nécropole nationale de Lacroix-sur-Meuse.

– **Louis DESCAT** est né à Roquefort, dans les Landes, le 18 août 1878. Il est le fils de Marie BAZEILLES, domestique, et de Jean DESCAT qui le reconnaît comme son fils légitime le 24 février 1884. Soldat de 2^e classe, Louis DESCAT est le plus âgé des soldats inscrits sur nos deux monuments. De la classe 1898, il est mobilisé au **131^e Régiment d'Infanterie Territoriale**. Atteint d'une grave maladie contractée en service, il décède le **8 mai 1915** à l'hôpital de Cahors. Il était marié avec Maria ROMAS. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 18 juin 1915.

– **Jean, André BALLETON** est né au lieu-dit « Lacave » à Réaup (Lot-et-Garonne) le 10 avril 1892. Il est le fils de Jean, Jules BALLETON, résineur, et de Louise GERMAIN, son épouse, cultivatrice. Âgé de vingt-trois ans, classe 1912, il est caporal au **88^e Régiment d'Infanterie** lorsqu'il est tué à l'ennemi le **9 mai 1915** à Roclincourt près d'Arras (Pas-de-Calais). Ce sont deux soldats de sa compagnie qui en font la déclaration le 12 mai 1915 à Sainte-Catherine (Pas-de-Calais) devant l'officier de détails du 88^e Régiment d'Infanterie. C'est le second tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Il est inhumé dans le Pas-de-Calais (62), commune d'Ablain-Saint-Nazaire, à la Nécropole nationale de Notre Dame de Lorette, Carré 15, rang 8, tombe 2980. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Lisse le 20 mars 1916.

Extrait de l'Histoire du 88^e R.I.

« **ROCLINCOURT – 9 Mai** – Journée sanglante et héroïque qui assurera à jamais la gloire du 88^e. (...) il a pour objectif une partie des tranchées allemandes au nord-est de Roclincourt (...) Les tranchées allemandes sont à trois cents mètres environ. Les soldats ont confiance; le moral de tous est très élevé; (...) A 10 heures, le signal du départ est donné. La musique joue la Marseillaise. Il fait un temps radieux. La première vague sort tout entière, d'un seul élan au cri de « Vive la France! ». Elle parcourt cinquante mètres. Soudain, feu violent de fusils et de mitrailleuses. (...) La vague ne s'arrête pas, mais des fractions entières tournoient et tombent. Bien peu parviennent au but. Seuls, vers la gauche, quelques essaims profitant d'une brèche sautent dans la tranchée ennemie. Ils devaient s'y maintenir jusqu'au soir et y faire même quelques prisonniers. (...) A 10 heures 4 minutes, la deuxième vague, les deuxièmes pelotons s'élancent à leur tour. Pas un homme n'est resté en arrière. Le feu de l'ennemi redouble, formidable. Au tir de mousqueterie et de mitrailleuses des premières lignes s'ajoutent cette fois de violentes rafales parties d'une troisième ligne sur la hauteur. Les petites colonnes d'assaut pour la plupart sont fauchées. Quelques-unes cependant, en tout une centaine d'hommes, passent dans le barrage de feux et sautent dans la tranchée allemande. Des isolés, loin des brèches, entraînés par leur élan, vont de l'avant quand même, jusqu'à ce qu'ils tombent... D'autres se couchent, et en rampant tentent de rejoindre nos lignes. Beaucoup restent sur place aplatis sur le sol qu'ils creusent avec leurs outils et leurs mains pour se faire un léger masque, ils ne devaient rentrer que dans la nuit. A 10 heures 6 minutes, le bataillon de soutien succède dans la parallèle aux bataillons partis à l'assaut et s'apprête à partir lui-même. Cette attaque nouvelle est enrayée à peu près aussitôt qu'elle est déclenchée. Et le feu de l'ennemi, d'ailleurs, ne cesse pas. Les allemands tirent sur les blessés qui cherchent à s'enfuir. (...) A 16 heures, nouvel assaut des soldats du 88^e avec le même esprit de discipline, d'héroïsme et de sacrifice. Des hommes qui sont montés à l'assaut le matin et ont échappé à la mort repartent de nouveau. Cette fois, c'est à quelques mètres de nos parapets qu'ils sont arrêtés par le même tir précis de mitrailleuses. Peu après, l'attaque est suspendue, puis arrêtée, par ordre. Nos pertes furent très lourdes, mais non loin de nous, grâce à nous, dirent quelques jours plus tard nos généraux, le 33^e corps réalisait une très importante et victorieuse avance. »



– Également né à Réaup (Lot-et-Garonne), **Génus FOURÈS** est le fils de Laurent FOURÈS, propriétaire, demeurant à Hougaillard, et de Suzanne LAMARQUE, ménagère. Soldat de 2^e classe, il a trente-deux ans à la mobilisation. Marié avec Marie, Berthe CAPES, de cette union est né un fils, Georges, le 27 février 1913. De la classe 1902 (il est né le 11 mai 1882), il est mobilisé au **53^e Régiment d'Infanterie**. Grièvement blessé au combat, il est hospitalisé le 6 mai et décède des suites de ses blessures de guerre le **12 mai 1915** à l'hôpital temporaire n°3 à Châlons-sur-Marne (Marne). C'est le second

tué de ce régiment inscrit sur Réaup-Lisse. Il est inhumé à la Nécropole nationale de Châlons-en-Champagne, tombe 4300. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 31 mai 1916.

– Le caporal **Laurent VERDIER**, de la 9^e compagnie du **15^e Régiment d'Infanterie** de la 64^e Brigade d'Infanterie de la 32^e Division d'Infanterie du 16^e Corps d'Armée, est né à Hougaillard à Réaup le 12 septembre 1882. Fils de Jean VERDIER, résineur, et de Marie PITOUX, ménagère, il est devenu charpentier et s'est marié à Réaup le 6 février 1908 avec Marie CASTEX, cultivatrice, née à Houillès le 19 décembre 1890. Génus FOURÈS était l'un de leurs témoins de mariage. De cette union sont nés André VERDIER, le 9 avril 1908, et Marie Louise VERDIER le 20 juin 1911. De la classe 1902, il est tué à l'ennemi le **31 juillet 1915** à Minaucourt-Mesnil-lès-Hurlus (Marne), à l'âge de trente-deux ans. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 14 septembre 1915. Il est enterré au cimetière de Beaulieu. André et Marie Louise VERDIER sont « adoptés par la Nation » par jugement du tribunal de Nérac le 11 mars 1920.



1916

Extrait de l'Historique du 43^e R.I.

« Après deux jours d'occupation dans des trous continuellement bombardés, les bataillons abandonnent leur secteur à une unité anglaise, et se portent dans les bois de Maricourt et dans le bois Sabot où ils demeurent en position d'attente jusqu'au 27. Puis dans les nuits du 27 au 29, ils vont relever des éléments du 1^{er} R.I. qui, en fin de combat, occupent une ligne passant à 1 200 mètres environ au nord et à l'est de Maurepas. Cette ligne, constituée par une tranchée hâtivement creusée sur les bords extrêmes d'un terrain nouvellement conquis, est sensiblement perpendiculaire aux pentes d'un ravin, au fond duquel la garde prussienne, à l'abri des coups de notre artillerie, attend notre attaque. De notre côté, on pressent un prochain assaut, mais il est retardé par le mauvais temps qui gêne considérablement les observateurs chargés de régler le tir de nos batteries. Dans l'attente du signal de l'attaque, nos hommes supportent patiemment, courageusement, héroïquement, un bombardement intensifié qui bouleverse les derniers vestiges de l'organisation du terrain, ensevelit hommes et matériel et coupe toutes communications. »

Jean, Pierre JOIRET est né à Maisonneuve de Cujac, commune de Pindères (Lot-et-Garonne), le 17 novembre 1882. Il est le fils de Jean JOIRET, cultivateur, et de Catherine GRIMAUD, cultivatrice. Il s'est marié le 1^{er} septembre 1910 à Anzex avec Valentine DUBOURG, cultivatrice. Ce soldat de 2^e classe appartient lui aussi à la classe 1902, mais il est mobilisé à la 7^e Compagnie du 2^e Bataillon du **43^e Régiment d'Infanterie**. C'est à Maurepas (Somme) qu'il est tué à l'ennemi le **30 août 1916**, à trente-trois ans.

– **Guillaume DARROUY** est né le 7 mai 1887 à Gabarret (Landes) au lieu-dit « Traqué », fils de Joseph DARROUY et de Marie FAUBET. Il est le frère de Germain DARROUY (dont il est l'aîné de cinq ans) qui a été tué au combat en septembre 1914. Mobilisé comme soldat de 2^e classe à la 6^e compagnie du **15^e Régiment d'Infanterie** (classe 1907), il décède de ses blessures de guerre, deux ans après son jeune frère, le **4 octobre 1916** au poste de secours de la Fille Morte sur la commune de Lachalade (Meuse). Il est titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec étoile de bronze. Il est inhumé sur la commune de Lachalade, à la Nécropole nationale « La Forestière », tombe 1946. C'est le deuxième soldat de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Cultivateur, il s'était marié le 30 octobre 1911 à Lisse avec Hélène GOUTAILLE, sans profession, née à SOS le 26 janvier 1893.

– Le soldat de 2^e classe **Gaston MANGANOU** est né au lieu-dit « Guillemont » à Lisse (Lot-et-Garonne) le 13 février 1882. Il est le fils d'Antoine MANGANOU, boulanger, et de Marie PLANTEVIGNES. Boulanger comme son père, il s'est marié avec Marie Anita MAZERES. De la classe 1902, il est mobilisé au **172^e Régiment d'Infanterie**. Blessé à son poste de guetteur de la 11^e compagnie, il décède le **29 novembre 1916** des suites de ses blessures de guerre à l'ambulance 2/67, secteur 169, à Sézanne (Marne). Il est inhumé au cimetière militaire Nord-Ouest de Suzanne sous le n° 82. Il est titulaire de la Médaille militaire. Son décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Lisse le 20 mars 1917.

1917

Extraits de l'Historique du 208^e R.I.

« Le **15 février**, à 0 heure, l'ennemi déclenche sur l'artillerie française et dans le ravin de Maison-en-Champagne un tir extrêmement violent d'obus de tous calibres. Vers 6 heures, le tir s'étend jusqu'à la partie avant du secteur et il prend rapidement le caractère d'une préparation d'attaque ; la région de Fer-de-Lance, les première et deuxième lignes sont soumises à un feu d'une violence inouïe ; les 305 et 380 font rage. (...) A partir de 8 heures, la canonnade augmente encore. Toutes les communications téléphoniques sont coupées, les postes de T.P.S. écrasés ; impossible d'établir une liaison quelconque, même par coureur. Dans l'après-midi, après ce tir d'écrasement, vers 13h30, les allemands font exploser plusieurs mines, notamment aux deux ailes du saillant occupé par le régiment. Presque en même temps, des mitrailleuses se font entendre et, peu après, les observateurs du P.C. du commandement du régiment signalent l'apparition de l'ennemi sur la ligne des P.C. des bataillons de première ligne ; il n'y a plus de doute possible ; c'est bien l'attaque ennemie, une attaque menée vigoureusement. Elle s'est produite sur tout notre front, mais principalement aux deux ailes du saillant occupé par le régiment, là où les mines ont joué et fait des brèches dans nos défenses, et les colonnes entrées par ces deux ailes ont permis de surprendre par derrière presque toutes nos compagnies de première ligne. En fin de journée, tout le saillant formant le front du régiment, et qui était occupé par les bataillons de première ligne (4^e et 5^e bataillons), se trouve entre les mains de l'ennemi, ainsi que tous nos appareils à gaz. Seule, la compagnie de soutien du bataillon de droite (4^e bataillon) réussit à se maintenir dans l'ouvrage de l'observatoire situé sur la ligne des P.C. de bataillon et un peu à l'intérieur du saillant de Maison-en-Champagne. »

– Originaire des Basses-Pyrénées (Pyrénées Atlantiques), **Jean COURADJUT** (« courageux » en béarnais) est né le 30 mars 1879 à Portet. Fils de Jean COURADJUT, cultivateur, et de Thérèse LOUSTAU, ménagère, son épouse, il est âgé de trente-cinq ans à la déclaration de la guerre. Il exerce la profession de cultivateur lorsqu'il est mobilisé au **208^e Régiment d'Infanterie**. Il est porté disparu, tué à l'ennemi, le **15 février 1917** lors des combats de Massiges (Marne). Il avait trente-sept ans. Son décès est acté par le tribunal civil de première instance de Nérac le 24 juin 1922, et transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 6 juillet 1922. Marié avec Eulalie MOLON, ils ont eu deux filles, Clémentine, née le 19 septembre 1911, et Marie-Louise, née le 27 mai 1914 qui ont été « adoptées par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac en date du 3 octobre 1919.

– **Gabriel VIDAL** est né à Arx (Landes) au lieu-dit « Montplaisir », le 11 avril 1882. Fils de Pierre VIDAL, charpentier, et de Marie DARRIBÈRE, il s'est marié à Arx le 2 septembre 1911 avec Marie, Jeanne, Gabrielle CASTETS. Installés au lieu-dit « Campot » à Réaup, de cette union sont nées deux filles, Solange, Marie, le 14 juin 1912, et Marie, Louise, le 16 mars 1915. De la classe 1902, il est mobilisé comme soldat de 2^e classe à la compagnie hors rang du **251^e Régiment d'Infanterie**. Il est tué par un éclat d'obus sur le champ de bataille, à trente-cinq ans, le **16 avril 1917**, à la cote 108 près de Sapigneul (Marne). Son acte de décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 8 octobre 1917. Solange, Marie VIDAL et Marie, Louise VIDAL seront « adoptées par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac du 11 mars 1920.

Extraits de l'Histoire du 251^e R.I.

Cote 108. Sapigneul.

« Le 14 Avril 1917, il monte dans le secteur 108 Sapigneul où, le **16 (avril)**, il prend part à l'attaque générale. D'un seul élan, il conquiert la cote 108 et le Mont Sapigneul malgré l'insuffisance de la préparation d'artillerie et les pertes énormes qu'il subit, et s'y maintient en dépit de la violence des réactions de l'artillerie ennemie. A la suite de ces opérations le 4^e bataillon est cité à l'ordre du jour de la 1^{re} Armée le 6 Mai 1917 : le 6^e bataillon à l'ordre de la 1^{re} Armée le 9 Mai et, le 26 octobre 1917, le régiment tout entier est cité à l'ordre de l'armée pour cette attaque héroïque qui lui occasionne des pertes douloureuses.
Tués, 172. Blessés, 682. Disparus, 179. »

Extraits de l'Histoire du 20^e R.I.

« Pendant l'après-midi, la préparation d'artillerie a repris sur le Casque ; à 17 heures, du Bois 307, le 1^{er} bataillon s'élance à l'assaut. Un feu de mitrailleuses de la plus grande violence se déclenche aussitôt du Mont Perthois, des tranchées de Rendsburg et de Göttingen ; le barrage d'artillerie se déclenche à son tour, mais la chaîne de nos tirailleurs progresse hardiment sans un seul mouvement de faiblesse malgré les vides que font les balles et les obus. Elle atteint les tranchées où un combat acharné se livre, au cours duquel presque tous les occupants sont tués et une douzaine de mitrailleuses tombent entre nos mains. Déjà les sections, énergiquement entraînées par leurs chefs, gravissent les pentes du Casque, mais elles ne tardent pas à refluer, car ces pentes, balayées par les mitrailleuses de la lisière sud du Bois du Casque et de flanc par celles du Mont Perthois, constituent un glacis infranchissable. Cette brillante opération nous a coûté des pertes irréparables. Le lieutenant Daussonne est tué en tête de sa compagnie, alors que debout pour l'entraîner à l'assaut il venait de prononcer ces stoïques paroles : « En avant, mes amis, vous allez voir comment meurt un vieux territorial ». Le lieutenant Besse qui, depuis 24 heures, luttait désespérément dans les tranchées de Rendsburg et de Göttingen, est tué d'une balle à la tête alors qu'il faisait le coup de feu en avant de ses hommes. Le sous-lieutenant Bouchaud a été aussi mortellement blessé en entraînant ses grenadiers à l'assaut. Son courage légendaire ne l'abandonne pas jusqu'au dernier moment ; au poste de secours où des amis cherchent à lui cacher la gravité de sa blessure, il répond : « Vous me dites courage et c'est vous qui pleurez. Je ne suis pas à plaindre cependant, puisque c'est pour la France que je meurs ».

– **Jean BARSIOUGUES** est né à Las Clottes à Réaup, le 7 décembre 1884. Fils de Pierre BARSIOUGUES, métayer cultivateur, et de Marie DUDON, son épouse, cultivatrice, il fait partie de la classe 1904. Il s'est marié le 2 juin 1908 à Lisse avec Joseph DUPEYRON, bouchonnière. De cette union est née au lieu-dit « Bourdieu », le 19 avril 1909, Renée BARSIOUGUES. Mobilisé comme soldat de 2^e classe au **20^e Régiment d'Infanterie** de la 33^e Division d'Infanterie de la 4^e Armée, il est tué à l'ennemi le **20 avril 1917** à Moronvilliers (Marne) à l'âge de trente-deux ans. C'est un jugement du tribunal de Première instance de Nérac du 13 octobre 1921 qui prescrit la transcription de son décès sur le registre d'état-civil de la commune de Lisse, son dernier lieu de domicile ; la transcription est effectuée le 22 octobre 1921. C'est le cinquième homme de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse. Il est inhumé sur la commune d'Auberive (Marne), à la Nécropole nationale « Le Bois du Puits » tombe 2402. Sa fille Renée a été « adoptée par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac du 23 octobre 1919.

– **Joseph, André JOB**, soldat de 2^e classe à la 12^e compagnie du **2^e Régiment d'Infanterie** est mort pour la France le **25 avril 1917** à l'ambulance n° 204 à Villers-Marmery (Marne) des suites de ses blessures de guerre. Il est né le 19 mars 1896 au lieu-dit « Campot » à Réaup (Lot-et-Garonne). Il est le fils de Jean JOB, cultivateur, et de Maria LAFITTE, son épouse. C'est le troisième fils de la famille JOB, et le plus jeune des trois (vingt et un ans), à mourir lors de ce conflit. Son corps repose au cimetière de Beaulieu avec celui de sa mère. Son acte de décès a été transcrit le 27 juin 1917 sur le registre d'état-civil de Réaup.



– **Albert LAMORE**, fils de Martial LAMORE, cultivateur, et de Jeanne LAFFITTE, cultivatrice, est né le 8 avril 1893 au lieu-dit « Chardot » à Réaup (Lot-et-Garonne). De la classe 1913, il est mobilisé à la 24^e compagnie du **321^e Régiment d'Infanterie** comme soldat de 2^e classe. Il décède à vingt-quatre ans, le **16 juin 1917**, à l'hôpital n° 32 de Rosendaël (Nord) des suites d'une grave maladie contractée en service. Il est inhumé dans la Nécropole nationale de Dunkerque (Nord), tombe 1211. Son acte de décès de la mairie de Rosendaël a été transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 7 juillet 1917.



Blessés, malades et équipe médicale, hôpital n° 101 Bis de Mézin

– **Pierre CHARLAT** est né à Cazaubon dans le Gers le 30 septembre 1880, fils de Jean CHARLAT, domestique, et de Jeanne DULOUVE. Domestique lui aussi, il épouse Marie GAILLERES, cultivatrice, le 30 avril 1908 à Lisse. Noël SEGUES et Pierre PREVOT sont deux des témoins de leur mariage. Le soldat de 2^e classe Pierre CHARLAT est mobilisé à la 17^e Compagnie du **220^e Régiment d'Infanterie** (classe 1900). Il est tué à l'ennemi le **23 septembre 1917** à Certeaux, sur la commune d'Ostel (Aisne) à l'âge de trente-six ans. Il est décoré de la Croix de guerre. C'est le cinquième tué de ce régiment à être inscrit sur Réaup-Lisse.

– **Justin DUMEOU**, soldat de 2^e classe est originaire de Lencouacq, canton de Roquefort dans les Landes, où il est né le 9 novembre 1887. Il est le fils de Jean DUMEOU cultivateur, et de Marie LATASTE, ménagère, son épouse. Il est mobilisé au **12^e Régiment d'Infanterie**, 30^e compagnie (classe 1907). Il décède à vingt-neuf ans, le **2 juillet 1917**, à l'hospice de Mézin (Lot-et-Garonne) d'une grave maladie contractée en service. C'est le seul poilu de notre liste qui soit mort aussi près de chez lui. L'hospice de Mézin auquel il est fait référence était devenu l'hôpital bénévole (HB) n° 101 bis (48 lits), avec son annexe de la Maison du Président Fallières (12 lits), qui accueillait les blessés de guerre.

Extrait de l'Historique du 220^e R.I.

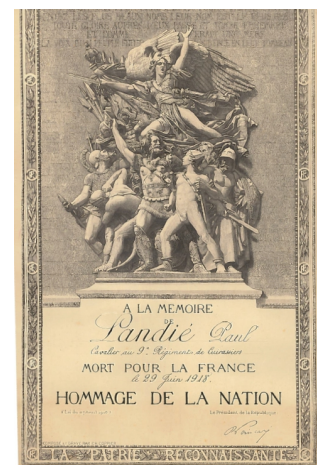
Le 23 août, une tentative d'attaque de l'ennemi sur la 18^e compagnie, occupant la gauche du secteur Berry, et contre le secteur Champagne voisin, est enrayée par nos feux d'infanterie et d'artillerie.

« Le **22 septembre** au matin, vers deux heures, un gros coup de main est exécuté sur la 18^e compagnie par une « stossstruppe » de la garde prussienne. Grâce au sang-froid d'une équipe de fusils-mitrailleurs de la 3^e section et surtout du tireur de cette équipe, le soldat GROLLEAU, les Boches, qui nous avaient tournés et qui se présentaient à la fois devant la Gargousse et dans notre dos, furent arrêtés dans leur élan. Par une contre-attaque immédiate à la grenade, nous réussîmes à les rejeter de la tranchée en leur infligeant des pertes. » (Lieutenant Rollin.)

1918

Extraits de l'Historique du 9^e Cuirassiers

« Les premiers ordres que lui adresse le Général GUILLEMIN sont : « Il faut reprendre MELICOCQ et la rive droite du MATZ. Toutes les Troupes de la D.I. se porteront en avant, droit devant elles, au reçu du présent ordre ». (...) Les hommes sont épuisés par la chaleur torride sur ce plateau sans ombre, et l'ennemi harcèle ces mouvements par une artillerie lourde puissante, tandis que les rafales de mitrailleuses rasant le sol. La situation est tragique ! Un instant de défaillance, et la dernière ligne qui défend Compiègne, le Mont Ganelon, position non encore organisée, va se trouver sérieusement menacée par un adversaire entreprenant. La décision est prompte, le moyen est trouvé « En avant ! Le 9^e » s'écrit le Colonel et tandis que cet appel se répercute les Officiers entraînent de nouveau leurs unités. De tous côtés, des voix crient : « En avant ». L'épuisement est un adversaire redoutable, mais des traditions glorieuses sont un levier trop puissant pour ne pas soulever de tels hommes. L'âme de la Troupe a communiqué avec celle du Chef dans le même culte du patriotisme et de l'honneur. Et de nouveau ils sont repartis dans la lutte, appesantis et enfièvrés sans un regard en arrière, tous, Grenadiers, Mitrailleurs, Fusiliers, Secrétaires, Cyclistes, Téléphonistes oubliant leurs misères et ne pensant plus qu'à leur mission sublime. Leur exemple est si noble qu'il entraîne rapidement les voisins (...) Notre Artillerie ouvre alors un feu violent sur MELICOCQ et les villages au Nord du MATZ, préparant une contre attaque générale qui se déclenche à 21 heures Violente et nerveuse, elle atteint de nouveau la crête et la dépasse, rejetant l'ennemi sur le MATZ (...) »



– Le soldat de 2^e classe **Paul LANDIÉ** est le plus jeune de ceux qui figurent sur nos deux monuments. Il est le fils de Jean-Marcelin LANDIÉ, épicier né en 1871, et de Marie LACLOTTE, ménagère, née en 1874. Paul LANDIÉ est né le 20 septembre 1897 au lieu-dit « Guillemont » à Lisse et a eu une petite sœur, Marguerite en 1899. Il fait partie de la classe 1917. Cultivateur, célibataire, il est incorporé au **9^e Régiment de Cuirassiers à pied** de la 1^{ère} Division de Cavalerie du 1^{er} Corps de Cavalerie de la 3^e Armée. Il est tué à l'ennemi le **11 juin 1918** à Mélécocq près de Compiègne (Oise) alors qu'il n'a que vingt ans. C'est un jugement du tribunal de Nérac du 9 juin 1922 qui prescrit de transcrire son décès sur le registre d'état-civil de la commune de Lisse, transcription effectuée le 20 juin 1922. Sa tombe se trouve au cimetière de Lisse.

– **Laurent DUCAUZE**, fils de Joseph DUCAUZE, cultivateur, et de Marie EGLISE, son épouse, cultivatrice, est né le 27 août 1891 au lieu-dit « Tichané » à Réaup. De la classe 1911, il est mobilisé avec le grade de sergent au **14^e Régiment d'Infanterie**. On ignore à quelle date il est fait prisonnier, mais il décède en captivité à vingt-six ans, le **7 juillet 1918**, au Lazarett (hôpital) du camp de Merseburg, près de Leipzig, en Allemagne.



– Le soldat de 2^e classe **Joseph, Albert SARY** est celui qui est mort le plus loin de sa terre natale. Né le 1^{er} septembre 1896 à Sos (Lot-et-Garonne), il est le fils d'Étienne SARY, cultivateur et de Jeanne MOTHES, son épouse, cultivatrice. Il n'a que dix-sept ans à la déclaration de guerre (classe 1916). Il n'est donc incorporé que bien plus tard à la 23^e compagnie du **372^e Régiment d'Infanterie** qui appartient à la 37^e Division d'Infanterie de l'Armée d'Orient placée sous le commandement du général Franchet d'Esperey à partir du 18 juin 1918. Alors que se prépare une grande offensive pour septembre, il est tué à l'ennemi le **6 août 1918** au nord-est de Mascani en Albanie. Il est titulaire de la Croix de Guerre. Son acte de décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 17 février 1919. Sa tombe se trouve au cimetière de Beaulieu.

– **Ismaël SÉGUÈS** a deux ans de plus que son frère Noé : il est né le 7 novembre 1888 au lieu-dit « Le Bedout » à Lisse. Fils de Jean SÉGUÈS, cultivateur, et de Marie CLAVERIE, ménagère, il est mobilisé avec la classe 1908. Il rejoint le **2^e Régiment d'Infanterie Coloniale** comme marsouin (soldat de 2^e classe). Il décède à vingt-neuf ans, le **1^{er} octobre 1918**, à l'hôpital temporaire n° 6 de Saint-Jean-les-Vignes à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), suite à une maladie contractée en service.

– **Jean, Léopold CAUMONTAT** est né le 26 septembre 1889 au lieu-dit « Gajan », commune de Mouchan, canton de Condom dans le Gers. Fils d'Édouard CAUMONTAT, cultivateur, et de Marie JEGUIN, son épouse, ménagère, il est âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il est mobilisé avec la classe 1909 et rejoint le **5^e Groupe de Chasseurs Cyclistes**. Caporal, il décède le **25 octobre 1918** à Villers-Daucourt (Marne), à l'hôpital d'évacuation, ambulance 1/8, des suites de maladie contractée en service commandé. Son acte de décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 15 octobre 1919.



– **Pierre LACLAVERIE** est né à Saint-Laurent (Lot-et-Garonne) le 12 mai 1886. Il est le fils de Dominique LACLAVERIE, scieur de long, et de Marthe BIAU, son épouse, journalière. Exerçant également la profession de scieur, et domicilié au Bourg à Réaup chez ses parents, il épouse, le 15 octobre 1910, Ernestine JOB, cultivatrice, née à Réaup le 28 juin 1889, et devient ainsi le beau-frère de Jules, de Toussaint et de Joseph JOB. De cette union naît, une fille, Andrée, le 17 juin 1914, au Petit Luquet. Le lieutenant Pierre LACLAVERIE, est mobilisé au **33^e Régiment d'Infanterie Coloniale** (classe 1906). Il décède des suites de blessures de guerre, trois semaines après l'Armistice, le **7 décembre 1918** à l'hôpital de campagne n° 34 à Troyes. Sa tombe se trouve au cimetière de Beaulieu, à Réaup (Lot-et-Garonne). Andrée LACLAVERIE sera « adoptée par la Nation » par jugement du tribunal civil de Nérac du 16 janvier 1920.

1919

– Le soldat de 2^e classe **Pierre JOURDAN** est le dernier de notre longue liste à mourir lors de ce conflit mondial. Né le 22 décembre 1892 à Tustem, commune de Réaup, il est le fils de Louis JOURDAN, résineur, et de Jeanne GAILLERES, son épouse, cultivatrice. Célibataire, il est mobilisé (classe 1912) au **2^e Régiment de Zouaves**. Il décède le **25 février 1919** à l'hôpital de Lyon de maladies graves contractées en service. Son acte de décès est transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 3 mars 1919.

L'énigme « MORA Docteur »

Une énigme subsiste concernant l'inscription « MORA Docteur » sur le monument aux morts de Réaup. Il y est inscrit dans l'ordre alphabétique au milieu des noms des « Morts pour la France » que nous venons de citer, ce qui prouve qu'il a bien été inscrit en même temps qu'eux.

Pourtant, ce nom ne figure pas dans la liste de Réaup du « Livre d'or des Enfants du département de Lot-et-Garonne Morts pour la Patrie 1914-1918 » rédigé par Jacques PÉRÈS en 1934, alors que tous les autres noms du monument aux morts de Réaup y figurent.

Le site « Mémoires des hommes » recense 94 « MORA » nés entre 1874 et 1898 en France (pour certains en Dordogne, en Gironde, dans les Landes, le Gers, ou dans des départements plus éloignés), mais aussi en Espagne ou en Afrique. Ils étaient soldats, caporaux, sergent, adjudant, sous-lieutenants, mais aucun n'est prénommé ou qualifié « Docteur ».

Les recherches effectuées dans les registres d'état-civil de la commune de Réaup, font apparaître un acte de naissance en date du 31 décembre 1915 au nom de « Prudence, Gustave, Henri MORA ». Cet enfant est le fils de « Pierre MORA », domicilié au lieu-dit « Campot » à Réaup, âgé de soixante-deux ans, et de « Ernestine, Marie LAVILLONNIERE », son épouse, sans précision de profession des parents.

On y trouve également, à la date du 8 juin 1916, l'acte de décès de Pierre Claude MORA, né à Léon (LANDES) le 6 juin 1854, fils de Jacques MORA et de Jeanne Justine MONGARET. Il est marié avec Ernestine Marie LAVILLONNIERE. Cela correspond bien à l'acte de naissance précité. Pierre Claude MORA est décédé à son domicile de Campot, six mois après la naissance de son fils. La profession du défunt n'est pas précisée et son âge (soixante-deux ans) laisse penser qu'il n'est pas sous les drapeaux au moment de son décès. En outre, aucune mention en marge de cet acte n'indique qu'il serait « Mort pour la France », alors que dans cet acte, l'officier d'état-civil indique qu'il remplit ses fonctions « pour le maire et l'adjoint mobilisés ».

En élargissant les recherches, il a été possible de trouver auprès de la mairie de Saint-Sébastien (Creuse), un acte de mariage en date du 18 août 1913 concernant le « docteur en médecine Pierre Claude MORA », né le 6 juin 1854 à Léon, canton de Castets (Landes), fils de Jacques MORA, propriétaire, et de Jeanne, Justine MONGARÉ, ménagère. Âgé de cinquante-neuf ans à la date de ce mariage et domicilié à Saint-Pierre-du-Mont, près de Mont-de-Marsan, dans les Landes (veuf en premières noces de feu Joséphine Émilie Marie RAYMOND), il épouse ce jour là « mademoiselle Ernestine, Marie LAVILLONNIERE », sans profession, née le 12 novembre 1872 à Mouhers (Indre), âgée de quarante ans et domiciliée à Saint-Sébastien (Creuse).

On peut donc déduire de ces trois documents d'état-civil que Pierre Claude MORA était docteur en médecine, et qu'il résidait à Réaup en 1915/1916, avant son décès, ceci explicite « MORA Docteur ».

Des vérifications complémentaires sur le site « Mémoires des hommes » ne permettent cependant pas de trouver de « Mort pour la France » né le 6 juin 1854. On peut faire le même constat sur la « Table des actes » du registre d'état-civil des décès de Réaup arrêtée au 31 décembre 1916 sur laquelle figure le décès de Pierre Claude MORA : aucune mention « Mort pour la France » ne figure en face de son nom alors que deux autres décès avec la mention « Mort pour la France » y figurent cette année là (FOURRÈS Génus et MENNE Joseph).

Le mystère reste donc entier concernant la raison de l'inscription « MORA Docteur » sur le monument aux morts de Réaup.

Un document trouvé dans les archives de la commune de Réaup fait état du versement « *de leur cotisation au cours de la conférence de M. DUCASSE, le 14 novembre 1926 : Mmes MORA, ..., Vve MORA, ...* ». Ces deux noms figurant aux côtés des noms de Mmes SARY, LACLAVERIE, GAROSTE, DUCAUZE, JOB, peuvent laisser penser qu'il s'agissait d'une conférence à laquelle participaient des familles de soldats morts pendant la guerre, bien que son thème ne soit pas précisé. Ce document informel et sans portée juridique permet cependant de confirmer la présence d'une famille MORA à Réaup en 1926, 11 ans après la naissance de Prudence MORA et dix ans après le décès du docteur Pierre, Claude MORA...

★

★ ★

Pour compléter cet hommage aux trente-six soldats « Morts pour la France » inscrits sur les monuments aux morts de Réaup et de Lisse, dont nous avons pu retrouver la trace sur le site « Mémoire des Hommes », nous pouvons également évoquer la mémoire :

– de **Florentin LARROQUE**, qui fait partie des « Morts pour la France » inscrits sur le registre d'état-civil de Réaup. Soldat de 2^e classe de la 3^e compagnie du **33^e Régiment d'Infanterie**, fils de Pierre LARROQUE, cultivateur, et de Marie LILLE, ménagère, son épouse. Il est né le 17 octobre 1896 à Réaup. Il est tué à l'ennemi à vingt ans, le **19 avril 1917** au plateau de Craonne (Aisne). Il était domicilié à Rabat (Maroc) avant la guerre. Son décès a été transcrit sur le registre d'état-civil de Réaup le 11 août 1917.

Extrait de l'Histoire du 33^e R.I.

« Le régiment relève, dans la nuit du 17 au 18 (avril 1917), le 201^e R.I. entre le boyau Stauffen et le point 3415. Le bataillon CORBEIL reste en place. Le bataillon CHARRIERE a relevé la droite du 201^e R.I. à l'exception de la compagnie FOURNIER (11^e Cie) qui vient relever des éléments du 201^e R.I., à l'ouest du boyau Stauffen. A six heures, à la suite d'un violent combat à la grenade, le fortin 3415 est enlevé par la section du sous-lieutenant DEBAUDRINGHIEN appuyée par la 5^e compagnie ; la liaison est obtenue dans la tranchée du Balcon avec le 1^{er} régiment. »

Extrait de l'Histoire du 214^e R.I.

« Le 27 (mai 1918) à 1 heure, une violente canonnade éclate sur le front. Des odeurs de gaz asphyxiants arrivent jusqu'au Château de Bellême. L'attaque commence. (...) vers 8h30. (...) le Chemin-des Dames a été attaqué après un bombardement inouï, et l'ennemi commence à descendre sur l'Aisne. (...) L'artillerie ennemie allonge son tir et bat violemment les routes et les villages. Le 4^e Bataillon subit des pertes sérieuses en se portant sur la position qui lui est assignée. Dès 9 heures, de la cote 171, on peut apercevoir l'ennemi descendre les pentes sud du Chemin-des Dames, s'acheminant en petites colonnes (...) Une vive lutte s'engage qui a pour premier résultat la neutralisation du passage. (...) vers 15 heures, (...) des fractions ennemies ont réussi à contourner le Bataillon et à le prendre par derrière. Chacun résiste sur place et se défend jusqu'à la dernière minute ; ce n'est pas sans des pertes sévères que l'assaillant réussit son mouvement. (...) vers 16 heures, le mouvement enveloppant de l'ennemi s'amplifie. (...) Les groupes de combat se défendent courageusement jusqu'à épuisement des munitions, et peu d'entre eux échappent à l'encerclement total (...). »

– du soldat de 2^e classe

Louis, Jean TARRIT de la 23^e Compagnie du **214^e Régiment d'Infanterie**, né au lieu-dit « Crieuré » à Réaup, le 15 août 1880, fils de Jean TARRIT, cantonnier, âgé de trente ans et de Anne GAROSTE, son épouse, ménagère âgée de vingt-neuf ans. Louis, Jean TARRIT, est porté disparu au combat le **27 mai 1918** à Vailly-sur-Aisne (Aisne). Son décès a été transcrit à Paris (1^{er} arrondissement).

– du soldat de 2^e classe **Pierre Marcelin DAUBA**, fils de Pierre DAUBA et de Jeanne SOUBETS, né à Lubbon dans les Landes le 4 octobre 1885. Cultivateur, il s'est marié avec Jeanne GARRABOS, cultivatrice, née à Arx (Landes) le 22 avril 1909. Leurs enfants sont nés à Sainte Marie à Réaup : Marthe le 9 janvier 1911, et René le 3 décembre 1914. Pierre DAUBA, soldat au **34^e régiment d'infanterie**, est « Mort pour la France » des suites de ses blessures de guerre dans un train de blessés, le **23 septembre 1914**, avant son arrivée à l'hôpital ambulance de la Ferté Gaucher (Seine-et-Marne) où son décès a été constaté et enregistré. La transcription de son décès sur le registre d'état-civil de Mézin (Lot-et-Garonne) a été effectuée le 1^{er} octobre 1919, et il est inscrit sur le monument aux morts de cette commune. Marthe et René DAUBA ont été « adoptés par la Nation » par jugement du tribunal civil du 11 mars 1920. Une petite énigme subsiste au niveau de l'acte de naissance de son fils René puisqu'il y est indiqué que la personne qui a déclaré cette naissance est « *DAUBA Pierre, âgé de vingt-neuf ans (...)* lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin, né hier à dix heures du soir en son domicile, de lui déclarant, et de GARRABOS Jeanne, son épouse ». Or Pierre DAUBA n'a pu assister à cette naissance et encore moins la déclarer en mairie de Réaup puisqu'il était décédé plus de deux mois auparavant (ce que la famille et l'officier d'état-civil de Réaup ignoraient peut-être)...



– le soldat de 2^e classe (**Antonin**) **Antoine LARROUX** du

280^e Régiment d'Infanterie, né le 13 juin 1883 à Pompiey, fils de Jean LARROUX et de Marie BETUING. Mécanicien, il s'est marié le 5 novembre 1907 à Pompiey avec Jeanne DUBOS, cultivatrice. Il est tué à l'ennemi le **13 juillet 1915** à Vans, secteur d'Angres, canton de Bully-les-Mines (Pas-de-Calais). Il est inhumé au cimetière de Lisse, mais il est inscrit sur le monument aux morts de Durance.

Serge EGLOFF

Conseiller municipal de Réaup-Lisse

Maire délégué de Lisse

Références

- * Site Mémoires des hommes : (<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/>)
- * Livre d'Or des Enfants du Département de Lot-et-Garonne Morts pour la Patrie 1914 - 1918, Lieutenant de Réserve Jacques PÉRÈS, 1934.
- * Registres d'état-civil des communes de Réaup et de Lisse.
- * Comptes-rendus des conseils municipaux de Réaup et de Lisse.
- * Historique des régiments : <https://www.ancestramil.fr/cms/infanterie-1914-1918.htm>
<http://www.chtimiste.com/batailles1418/divers/histoire1.1.htm>

Crédits Photographiques

- * Portrait Paul Landié : collection Corinne ANTOINE-VERGNES ;
- * Cartes postales : collection Jean-François LERICHE
- * Autres documents : Serge EGLOFF